

YOKO OGAWA

LA MARCHÉ
DE MINA

roman traduit du japonais
par Rose-Marie Makino

avec la participation de
Yukari Kometani et Yutaka Makino

BABEL

La première voiture dans laquelle on m’a transportée après ma naissance était un landau arrivé de la lointaine Allemagne à travers les mers, avec une frise de laiton ciselé appliquée tout autour. La nacelle était soutenue par un entrelacs de courbes élégantes et un tissu de dentelle tapissait généreusement l’intérieur doux comme du duvet. Le guidon bien sûr, mais aussi les soufflets de la capote et les ferrures des roues étaient étincelants. L’oreiller où je posais ma tête était brodé d’un “Tomoko” en lettres enluminées rose pâle.

Il avait été envoyé à ma mère par ma tante comme cadeau de naissance. Le mari de ma tante avait pris la suite de son père à la tête d’une société de boissons et sa mère était allemande. On pouvait faire le tour de la famille, non seulement il n’y avait personne pour avoir des liens avec l’étranger, mais aucun d’entre nous n’avait même jamais pris l’avion, si bien que lorsqu’on l’évoquait dans la conversation, on ajoutait toujours, comme si cela faisait partie de son nom : “Celle qui s’est mariée avec quelqu’un de l’étranger.”

A l’époque, mes parents et moi vivions tous les trois dans une maison en location de la banlieue d’Okayama, et certainement que ce landau était ce qui avait le plus de valeur dans notre mobilier. Sur une photographie prise devant la

maison, le landau, disproportionné par rapport à l'aspect de la vieille maison de bois, tient à peine dans le jardin exigü, et on le remarque plus que le bébé qui devrait tenir le rôle principal. Lorsque ma mère le poussait sur les routes de campagne, tous les gens qu'elle croisait se retournaient, et lorsqu'il s'agissait de familiers, il paraît qu'ils s'approchaient pour le toucher ici ou là. Ils s'exaltaient alors en disant : "Quel magnifique landau !" puis s'en allaient sans dire s'ils trouvaient mignon le bébé à l'intérieur.

Malheureusement, je ne me rappelle plus s'il était confortable. Lorsque je me suis rendu compte de ce qui se passait autour de moi, c'est-à-dire lorsque je suis devenue trop grande pour prendre place à bord du landau, celui-ci trônait déjà au milieu du débarras. La dentelle qui avait un peu jauni gardait des taches du lait que j'avais régurgité, mais il n'avait rien perdu de son élégance d'antan. Même entouré de jerricanes en plastique ou de rouleaux de stores en bambou, il continuait à dégager un parfum de lointain pays étranger.

Tout en respirant ce parfum, j'aimais laisser vaguer mon imagination à propos de mon enfance. En réalité, j'étais une princesse d'un pays lointain enlevée par un serviteur renégat qui m'avait abandonnée avec le landau dans la forêt. Si l'on enlevait les fils qui avaient brodé le nom "Tomoko", on trouverait certainement dessous trace de mon véritable nom laissée par l'aiguille. Elizabeth ou Angela... Pour inventer ce genre d'histoire, le landau remplissait un rôle important.

Le véhicule qui me transporta ensuite dans le monde extérieur fut la bicyclette de mon père. Une bicyclette noire, sans aucun ornement, qui

émettait un grincement triste. En comparaison du landau de fabrication allemande, il fallait bien admettre qu'elle était plutôt austère. Mon père tous les matins attachait son sac sur le porte-bagages et partait travailler dans une administration. Les jours de congé, il m'installait sur ce même porte-bagages pour m'emmener au jardin public.

Je me souviens encore des sensations que me procurait cette bicyclette. Les solides mains qui me soulevaient avec aisance, le dos imprégné d'odeur de cigarette, le courant d'air généré par les roues.

— Accroche-toi bien. Ne me lâche pas, hein.

Mon père se retournait, et après avoir vérifié que je me retenais aux côtés de son pull, commençait à pédaler. La bicyclette, indifférente aux côtes abruptes et aux tournants brusques dans les rues étroites, passait partout. Agrippée au dos de mon père, j'étais persuadée qu'il pourrait ainsi m'emmener n'importe où dans le monde.

Alors que, suivant ses instructions à la lettre, je n'ai jamais lâché son pull, c'est lui qui est parti au loin tout seul sans prévenir. A cause d'un cancer à l'estomac découvert trop tard. En 1966, peu après mon entrée à l'école primaire.

Le 15 mars 1972, jour de la remise des prix à l'école, a été inaugurée la première liaison du Sanyo Shinkansen entre Shin-Osaka et Okayama. Le lendemain, à douze ans, j'ai pris le train seule, accompagnée par ma mère à la gare d'Okayama encore parée de ses décors d'inauguration.

Ce fut totalement différent de tous les véhicules que j'avais empruntés jusqu'alors. C'était solide mais froid, bruyant, et je n'ai pas trouvé de main secourable à laquelle j'aurais pu me retenir.